

L'homo oeconomicus. Essai sur l'échange et les prix, par MAURICE BOUCHARD. Un vol., 5½ po x 8½, broché, 320 pages — LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, 1971

Henri Guitton

Volume 48, numéro 2, juillet–septembre 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1003714ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1003714ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guitton, H. (1972). Compte rendu de [*L'homo oeconomicus. Essai sur l'échange et les prix*, par MAURICE BOUCHARD. Un vol., 5½ po x 8½, broché, 320 pages — LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, 1971]. *L'Actualité économique*, 48(2), 363–365. <https://doi.org/10.7202/1003714ar>

Les Livres

L'homo oeconomicus. Essai sur l'échange et les prix, par MAURICE BOUCHARD. Un vol., 5½ po x 8½, broché, 320 pages. — LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, 1971.

Je suis heureux d'écrire ici ces lignes pour rendre hommage au professeur Bouchard. Je dois cependant m'excuser du retard que j'apporte à répondre à l'honneur que me fait *L'Actualité Économique* à laquelle je me sens très attaché. Je n'oublie pas en effet les précieux échanges de vue que j'ai eus avec mes collègues de Montréal, durant l'hiver où j'ai eu le privilège d'y enseigner.

Mon retard est sans doute explicable. On ne peut pas rendre compte d'un ouvrage aussi important que celui-là, sans prendre le temps de s'imprégner de toute la pensée qu'il contient. M. Bouchard nous donne le fruit d'une vie intense consacrée à la recherche et à l'enseignement. *L'homo oeconomicus*, mais il n'y a pas pour nous, de plus grand sujet : c'est lui qui incarne, qui résume toute notre raison d'être. Et précisément sous ce titre traditionnel, c'est la vocation de chacun d'entre nous qui est remise en cause. M. Bouchard nous oblige à un examen de conscience et à une résolution. D'entrée de jeu nous devons tous beaucoup le remercier.

Les deux premiers chapitres : méthodologie de l'économie pure, les principaux jalons d'une réforme, m'ont parfaitement nourri l'esprit et ont suffi à me faire saisir tout le reste de l'ouvrage. Les grands auteurs, ceux que M. Bouchard appelle « les grands géants de l'analyse », ne cessent d'être présents en ces pages : Walras, Marshall, Keynes, et parmi les vivants Hicks et Samuelson surtout. Le grand débat qui est ici en cause, nous le connaissons bien, nous ne cessons d'en vivre : c'est celui qui a toujours opposé et qui opposera toujours l'attitude déductive et l'attitude inductive et d'une autre manière la statique et la dynamique. Walras parlait des faits de raison et des faits de nature. Si cependant notre collègue « s'est donné la peine de publier un ouvrage de ce genre », c'est parce qu'il a quelque chose de nouveau à nous transmettre sur ce vieux problème, sur ce problème éternel.

C'est bien la connaissance scientifique qui est en jeu et dont M. Bouchard rappelle la nature et les règles. Toute théorie est le produit de l'esprit. Mais ce produit doit donner une image exacte du réel. Ayant eu moi-même à réfléchir sur cette notion d'exactitude, j'ai utilisé les pensées présentes en ce livre. Toute théorie, qu'elle soit montante (inductive) ou descendante (déductive) ne peut pas ne pas être exacte ; sinon elle n'aurait plus droit au noble titre de théorie. Elle s'abaisserait au rang de « modèle » « dont on ne sait jamais dans quelle mesure il correspond aux faits dont on discute ». Et notre auteur poursuit (p. 24) :

« Eu égard à ce critère, il faut bien admettre, hélas, que l'ensemble de la théorie économique, dite moderne, en est encore à l'étape des « modèles ». Et la raison principale de ce marasme est qu'on n'a jamais choisi clairement de construire la théorie économique, ou bien suivant la voie inductive, ou bien suivant la voie déductive, l'une à l'exclusion de l'autre. On en a la preuve dans le vieux débat, sans cesse renouvelé, sur la question de savoir quels sont les critères de validité d'une hypothèse fondamentale pour l'analyse économique. »

Cette phrase, que je recopie, me paraît une phrase clé de l'ouvrage. La conclusion ressort. Il faut opter d'une manière exclusive en faveur de la méthode déductive. Il faut trouver les hypothèses qui fassent l'unanimité des rationalistes et des expérimentaux. Il faut ensuite réaliser l'organisation cohérente de ces hypothèses dans le système qui recrée la réalité observable. Et voilà comprise la méthodologie de la véritable économie pure, pas encore construite.

Avec M. Bouchard, elle peut désormais être construite. Les jalons de la réforme nous sont proposés. On va s'élever progressivement de la théorie de l'échange, à la théorie de l'évaluation, à celle des prix monétaires, à celle de l'entreprise et de la répartition du revenu. L'œuvre se termine par l'économie monétaire.

Edgeworth est exalté plus que Cournot qui a recouru à la « trop confortable loi de la demande ». Et cependant il nous est dit qu'« Edgeworth a perdu pied dans la discussion du problème du troc isolé et compromis son projet ». Au fond il me semble que c'est Walras qui se serait le plus rapproché de la vérité. Mais c'est un Walras qu'il faut améliorer : son univers est uniquement statique, ou du moins sa dynamique se confond avec l'économie appliquée. Sans doute ne faut-il pas lui reprocher de sombrer « dans un galimatias métaphysique » ; mais il faut tenter ce qu'il n'a pas compris. Il faut le purifier de l'héritage de Ricardo qui posait que les « prix étaient des faits de nature ». Il faut intégrer la monnaie à la construction de départ, et par là même faire tout de suite de la dynamique.

Je voudrais être sûr d'avoir bien compris la pensée de notre collègue, et de pouvoir la transmettre à mon tour aux plus jeunes, ceux qui feront la science économique de demain. J'aime à transcrire encore, pour terminer

cette recension, la note de l'auteur qui figure à l'avant-dernière page. C'est souvent en note, probablement rajoutée une fois l'ouvrage achevé, que l'on trouve cachées les plus fortes confidences.

« On s'aperçoit vite à l'expérience que le plus difficile, dans le travail scientifique, n'est pas d'avoir des idées nouvelles, mais bien d'asseoir l'incommunicable intuition de manière à ce qu'elle devienne accessible à tout le monde, non plus comme une intuition, mais comme une certaine définition du réel. Seuls les poètes ont le pouvoir magique de communiquer d'emblée leur perception de ce qui est l'essentiel. Pour les scientifiques, les concepts ne sont ni des incantations, ni de pures tautologies ; ... (ce sont) des outils qui servent à préciser clairement et complètement les propositions faites à l'égard de la réalité qu'il faut expliquer » (p. 300).

À travers des développements cependant difficiles, nous avons senti ce souffle poétique qui nous a fait côtoyer l'essentiel.

Henri Guitton

Dualité microéconomique et théorie du second best, par CAMILLE BRONSARD. Un vol., 6¼ po x 9½, broché, 178 pages. — VANDER, Louvain, 1971.

L'ouvrage de Camille Bronsard constitue une analyse rigoureuse de certaines relations de dualité que l'on retrouve un peu partout en théorie économique. Cette dualité fondamentale vient du rôle prépondérant que les notions de prix et revenus sont appelées à jouer en théorie économique : si l'allocation des ressources et la répartition des biens qui sont la source de toute satisfaction peut se faire de façon efficace par l'intermédiaire d'un système de prix et revenus, il doit exister entre l'espace des biens et l'espace des valeurs (prix et revenus) des relations fort étroites et le comportement des différents agents économiques doit pouvoir être représenté par des applications (ou fonctions) d'un espace dans l'autre ; la caractérisation de ces applications est au cœur de la théorie économique et l'ouvrage de Camille Bronsard traite de cette caractérisation.

L'ouvrage comprend deux parties : la première traite de la dualité microéconomique et la seconde de la théorie du *second best*. Par dualité microéconomique, il faut entendre à la fois la possibilité de dériver la théorie microéconomique dans l'espace des biens ou dans l'espace des valeurs et l'équivalence des caractérisations primales (dans l'espace des biens) et duales (dans l'espace des valeurs) en ce sens bien précis que l'une peut être tirée de l'autre. Ce développement dual de la théorie microéconomique permet de voir le caractère plus ou moins arbitraire des rôles de paramètre et de variable que l'on fait jouer aux « êtres » économiques, tels que les prix, les revenus et les biens ; dès lors, ce développement dual devient plus qu'une nécessité méthodologique et bien qu'on le rencontre sous différents déguisements dans la